

de frères, oncles et tantes devaient coucher à la ferme ; j'étais le seul ami privilégié parti avec cette faveur.

Après un copieux dîner, toute la gente masculine, se dirigeant vers les champs, pour examiner les récoltes ou du moins les espérances de Cérès. Nous visitâmes les chevaux, les bestiaux, etc ; chacun vanta leur beauté, tout en gasconnant sur ce qu'il possédait lui-même. Le cultivateur est un peu comme le chasseur racontant ses exploits, un moineau devient un aigle dans ses récits.

Le soir, le *brélan et le pamphile* (jeux de cartes normands) chambrèrent, jusqu'à une heure du matin, les loisirs des messieurs ; les dames consacraient tous leurs instants à la fiancée.

A cinq heures du matin tout le monde fut sur pied.

Un des premiers levés, la curiosité m'entraîna vers l'écurie.

Je désirais me rendre compte de la façon dont les chevaux du fermier allaient être soignés pour la circonstance solennelle. Je savais comb en nos charretiers sont orgueilleux et fiers des courriers confiés à leurs soins. Ils volent l'avoine, pour les nourrir plus copieusement et les rendre fringants ; mon attente ne fut pas trompée. Ce jour-là le cultivateur avait été prodigue, il avait ouvert ses greniers, on pouvait y puiser sans compter. Les valets de cour, frotaient et lavaient à pleines mains ces nobles animaux, chevilles ouvrières de la grande machine agricole. Les manzeoirs recorgeraient d'avoine, les ruades et les coups de dents se succédaient comme une fusillade ; il était évident que tous ces gaillards-là seraient d'une indiscipline effrayante sous le harais. Une masse de rubans tricolores attendait, dans une corbeille, le moment d'être nouée aux crinières des chevaux et aux fouets des cochers.

En flânant dans la cour, j'eus l'indiscrétion d'entrer dans la charrettière où j'entendis un grand bruit de marteaux. Là des menuisiers clouaient de longues planches destinées à la table du festin nuptial et aux bancs qui devaient l'entourer, d'autres attachaient des draps d'une éclatante blancheur contre les poteaux du bâtiment et des guirlandes de lierre, ornement agreste de cette tente improvisée. Une grande futaille de cidre pur, convertie de feuillage, posée à l'entrée, offrait les dons du Bacchus normand aux gosiers altérés.

A sept heures, un individu à l'aspect étrange apparut à mes yeux ébahis ; un habit noir remontant au premier empire, un pantalon de même couleur et des souliers à boucles, un chapeau à longs poils ayant la figure d'un cône renversé, et mesurant à la base la plus large, au moins deux pieds, couvrait son noble chef. Nous nommons en Normandie cette curiosité, un *boisseau*, à cause de sa forme ; un bruit de ferrailles accompagnait sa marche, c'était le coiffeur, arrivant d'Yvetot. Je m'expliquai alors ce tapage du prisonnier traînant sa chaîne. C'était les fers à papillottes ! il y en avait bien une douzaine de tous calibres ; il entra majestueusement dans la maison et aussitôt toutes ces dames s'écrièrent joyeusement, " Merci mon Dieu ! voilà le coiffeur ! " Même aux champs, le beau sexe tient à paraître dans tous ses avantages.

Notre homme, fier de son importance, se fit apporter, d'abord, un gâteau et du vin, puis demanda des réchauds et sortit des profondeurs de son antiquité ses instruments de torture. Son modeste repas était interrompu à chaque instant par les aides de camp de la mariée lui faisant observer que l'on ne serait jamais prêts pour l'heure du mariage, etc., etc. Tiré à droite, tiré à gauche le pauvre homme rassembla tout son arsenal et se fit conduire près de la victime, confiée à son adresse capillaire. La couronne de fleurs d'oranger, le voile de tulle blanc, furent l'objet de son examen et de sa critique ; puis il mit toutes ces dames à la porte de la chambre ; et son œuvre mystérieuse commença.

Je ne devais naturellement jouer du travail de notre architecte en cheveux, que lors du départ de la noce ; de temps à autre un cri perçant accusait une vive souffrance de la pauvre fille ; quelques cheveux arrachés, un fer trop chaud appliqué brutalement sur une papillotte et provoquant un commencement d'incendie, attestaient que l'artiste agissait plus souvent sur des têtes en bois que sur des crânes humains.

Bref, à 10 heures, le papa présenta solennellement sa fille prête pour l'holocauste, qu'on appelle le mariage. Le cortège des dames suivait. La pauvre enfant grimaçait d'une façon horrible ; le coiffeur-bourreau lui avait tellement serré la chevelure, lui avait enfoncé une telle quantité d'épingles pour maintenir son échafaudage que ses yeux remontaient vers les tempes, absolument comme les Chiouises ! La pommade reluisait au soleil, on aurait juré d'une couche de vernis ; son voile était ficelé à l'arrière de la tête et la couronne, flanquée par dessus, entraît jusqu'au milieu du front. Elle ressemblait à une caricature du moyen âge. Ajoutez à cela des yeux rougis par les larmes provoquées sans doute par le discours en trois points que toute mère normande ne manque jamais d'adresser à sa fille au jour solennel en lui retraçant les douceurs du mariage, et vous pourrez vous imaginer si elle était séduisante !

Mais les voitures attendent devant la porte, les valets ont peine à maintenir les chevaux, nous montons en carrosse, et foudroie cocher ! une procession d'une trentaine de véhicules file au grand trot vers laairie du village.

Le maire, en personne a voulu officier ! Planté derrière la grande table couverte d'un drap vert qui sert aux délibérations du conseil municipal, il a noué, sur son gosier ventre, une large ceinture tricolore. Pas de discours ! pas de préliminaires ! J'aime mieux cela ; il lit le Code Civil, proclame l'union des époux et tout est dit.

De la mairie à l'église il n'y a qu'un pas ; on traverse la place en colonne, deux par deux, et le suisse nous ouvre les portes de la cathédrale campagnarde. Le père de l'épousée étant riche, le curé s'attend à une bonne aubaine, aussi a-t-il déployé un certain luxe pour la circonstance ; deux fauteuils tirés de son mobilier personnel attendent les futurs époux. Deux énormes cierges sont plantés debout à leurs côtés. Pendant que le bon curé revêt ses ornements sacerdotaux, le papa beau-père se lève, dit quelques mots mystérieux à l'oreille de son gendre, puis à chacun des invités il murmure une phrase d'un air menaçant, comme un conspirateur transmettant un mot d'ordre. Arrivé à moi, il me regarda d'un oeil malicieux ; je dévine un complot ! Je savais qu'une hostilité sourde régnait entre mon ami et le curé à propos d'une discussion concernant les affaires de la commune. Je ne me trompe pas ; le finaud voulait jouer à son pasteur un tour de paysan ; il exigeait qu'à l'offrande chacun ne déposât dans la bourse paroissiale qu'un sou ! et avait d'avance de la figure du prêtre qui avait, comme Perrette de la fable, bâti un beau château en Espagne sur les produits de la quête de ce riche mariage.

La cérémonie du mariage suit ses phases habituelles ; les deux plus jeunes gamins de la noce ont tenu au moment de la bénédiction nuptiale sur la tête des époux, le voile traditionnel, que nous appelons le poêle ; une fusillade incessante a été exécutée par les jeunes gens du village pendant toute la messe ;

nous sommes salués d'une nouvelle décharge à la sortie de l'église.

Enfin, nous voici de retour à la ferme, chacun se met à son aise, les hommes jettent leur habit bas. Le vin circule, les brioques sont éventrées ; et les vieux fusils, les pistolets rouillés brûlent la poudre.

Deux heures sonnent, vite à table, le grand cuisinier d'Yvetot est impatient de faire goûter ses sauces ! pourvu, me dis-je, mentalement, qu'à l'instar du coiffeur il n'ait pas étudié son art du temps de Charlemagne ! Ma crainte était vaine ; ce grand homme n'était d'aucun siècle, il avait agi sans façon, à la bonne franquette ; au dessert, les chansons firent le tour de la table ; depuis la mariée jusqu'aux grands parents, il fallut que chacun payât son contingent ; Dieu sait quel a-saisonnement de sel gaulois dans toutes ces chansons transmises d'âge en âge ! La romance moderne n'est créée que par quelques gandin villageois ; la majorité des convives ne possède dans son répertoire que des chants rustiques modulés sur le ton nazillard et traînant de l'accent normand.

Tout à coup la mariée pousse un cri perçant, un gamin de 5 ou 6 ans sort brusquement dessous la table, agitant à sa main, un flot de rubans, arraché par lui de la jarrettière de la nouvelle épouse. Aussitôt, la demoiselle d'honneur, coupe par petits bouts, les rubans et les attache en croix avec une épingle, puis elle place toutes ces étoiles tricolores dans un plat et les offre à chaque convive qui doit en attacher une à sa boutonnière et payer la messagère avec un baiser.

Un feu de peloton retentit, c'est le signal des danses ; en avant messieurs et mesdames, les violonneux d'Yvetot requis pour la fête vont mettre tous leurs soins à vous écarter les oreilles. Jusqu'à minuit vous avez le droit de sauter tout à votre aise ; puis les jeunes époux disparaissent ; l'usage de la rotie, etc., est aujourd'hui tombé en désuétude au pays de Caux ; les amis regagnent leur demeure, les grands parents et quelques privilégiés resteront seuls pour assister demain à la messe du Saint Esprit.

Les nouveaux mariés disent à leur tour, adieu à la ferme, pour habiter le toit qui doit abriter leur jeune avenir, une dernière cérémonie a lieu à cette occasion.

Le trousseau des fiancées normandes consiste principalement en linge, de table et de corps, c'est par douze douzaines que se comptent les chemises, les draps, les serviettes ! Tout cela est empaqueté dans un grand charriot traîné par cinq chevaux ; des guirlandes de rubans ornent le tout, jusqu'au fouet du charretier. Le curé bénit le trousseau, les mariés s'inclinent également sous la main étendue et les larmes aux yeux, la mère dit adieu à sa fille.

Dieu veuille que l'émotion, seule, motive ces pleurs et que l'avenir n'amène que joie et bonheur au jeune ménage.

Montréal, 28 mai 1873.

CH. BOYER.

## LA SAINT JEAN-BAPTISTE.

### A MES CONCITOYENS.

Dans les temps anciens, alors que Rome atteignait aux dernières cimes de son immortelle renommée, quand un conquérant, le front plein de gloire, se sentait fatigué des dépouilles opimes de l'ennemi, se retirait-il, je le demande, au sein d'une solitude stérile, laissant à d'autres le soin d'achever son œuvre, dédaignant les douces émotions du devoir accompli et les allégresses d'une victoire vaillamment acquise ?

(H! non.)

Assemblant ses troupes, éparses dans la vallée, il les conduisait, au pas de son cheval, sur le haut d'une colline.

Et là, dominant la plaine, théâtre de ses exploits, ils racontaient à son aise ses hauts faits d'armes, et cette narration la rendait folle de gloire.

Ensuite, dressant sa tente, il se reposait, heureux et tranquille : certain que cette heure de repos lui vaudrait, en échange, un siècle d'immortalité, tant cette halte, à l'ombre des drapeaux, ranimait, dans l'âme de ses soldats, l'ardeur des batailles.

Eh bien, nous aussi, fils du Canada, nous sommes des conquérants ; car chaque peuple est un soldat aux frontières de la société.

Notre domaine, c'est l'histoire, notre arme, c'est une juste et louable ambition, tempérée d'un ardent amour pour la patrie.

Nous avons combattu les combats de la civilisation et nous aurons, en retour, un jour de grande récompense.

Comme ce conquérant de l'ancienne Rome, la patrie, après une année de labeurs et de sacrifices, aime à nous revoir autour de ses autels, présents, tous ensemble, au splendide et majestueux rendez-vous, que nous avons qualifié de ce nom superbe : le jour de la Saint Jean-Baptiste.

C'est pourquoi elle nous réunit, en ce beau jour, sous ses bannières, unanimement confondus dans les sentiments d'une cordiale et patriotique sympathie.

Elle désire aussi nous revoir sur la place publique, elle aime à causer avec son peuple, à lui dire : repose-toi des grands travaux de civilisation, o mon peuple ! Viens, avec moi, sous les voûtes du forum ; tresse, pour le jour de ma fête, des lauriers et des couronnes, des festons et des guirlandes étoilées.

Car je suis ta mère, celle qui te donna la vie et que tu retrouves toujours prête à pleurer et à sourire avec toi.

Je viens de prononcer le mot patrie.

Puis-je passer outre, dites-le, sans m'arrêter un instant devant ce mot magique et sublime, qui s'impose à nous, qui nous commande, pour laisser, ensuite, à notre âme, l'extase et le ravissement.

En effet, que veut-il donc dire, ce mot que la voix répète sous tous les cieux, ce mot dont le sauvage, même, exalte la beauté dans un langage inconnu, que l'on retrouve dans toutes les bouches et dans tous les coeurs, et que les peuples rediront jusqu'à ce que Dieu ait effacé leurs noms de la carte du monde ?

Ce mot, toutes les nations en portent le symbole à quelque endroit de leurs destinées.

Pour la France, c'est Saint-Denis, ce sont les croisades, c'est Napoléon, échouant dans sa gloire, sur un rocher de l'Atlantique ; pour l'Irlande, c'est O'Connell, parlant à son peuple à genoux, pour nous, Canadiens, c'est, avant toutes choses, la grande figure de Jacques Cartier, lorsqu'il abordait aux rivages du St. Laurent, tenant, d'une main, la croix, de l'autre, la blanche oriflamme de notre France bien-aimée.

La patrie, c'est le soldat sous les drapeaux, c'est le marin sous la voile qui le conduit vers sa famille, c'est l'artisan dans son atelier, c'est le riche, c'est le pauvre, ce sont les batailles gagnées ou perdues, le sang versé au champ d'honneur, c'est la dépouille de Carillon.

La patrie, c'est vous, c'est moi, c'est le ciel !

Maintenant que nous avons contemplant ce mot dans sa sublimité, voyons ce que nous devons être, ce que nous devons penser, quand arrivera cette date chère à tous les coeurs.

Le jour de cette fête, pénétrons, à la lueur du souvenir, jusqu'aux champs-élysées de notre histoire.

Nous y cueillerons de grandes et de sublimes leçons.

Ici, compatriotes, je suis fier de ce que je dois dire, et ma pensée, toute retenue qu'elle est dans mon sein, n'a pu fuir de mon front et illumine déjà les vôtres, tant la gloire nous est naturelle, tant elle fait partie de notre existence nationale.

Je la dirai, cette pensée, je la dirai, en présence de ma patrie, que j'invoque en ce moment, certain que vous l'a cueillerez avec orgueil et respect et que vous ne manquerez pas de l'assister de vos transports patriotiques.

Oh oui, pe sons, en ce jour de la Saint-Jean-Baptiste, à ceux qui ne sont plus, et qui ne le seront plus jamais, à ceux qui ont fait de la civilisation ; à ceux qui nous ont porté loin de nos rivages et qui boivent, à l'étranger, le calice amer de l'exil ; à ceux qui passeront, humbles et inaperçus, sans éveiller la société, pas plus que la goutte d'eau, qui tombe dans l'océan, n'en dérange le cours.

Ils contribuèrent, eux aussi, pour une juste part, à l'œuvre de notre régénération.

L'humble fleur qui croît aux pieds des grands monts, naît et s'en va ignorée ; mais elle n'en a pas moins, pendant sa courte vie, répandu dans l'air son chaste parfum !

Transportons-nous, aussi, par la pensée, jusqu'aux marches de ce sépulcre magnifique, de cette colonne triomphante, élevée, il y a quelques années, sur les hauteurs de St. Foy, et qui s'appelle, à notre souvenir, ces fameuses paroles de trois cents Spartiates, morts au champ d'honneur : *Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois !*

A genoux sur les degrés de ce temple de la mémoire, consacrons une bonne pensée, un sentiment de reconnaissance à ces holocaustes de la patrie.

Si vous sachiez comme ils seront heureux, ces morts immortels, de cette douce réminiscence, venue à travers la vallée, pour réchauffer leurs cendres si tôt refroidies !

Rappelons-nous alors que nous sommes les enfants d'une même gloire et d'un même pays.

C'est nous qui combattons en Montcalm et en ses soldats sur les plaines d'Abraham.

Ils succombèrent, ce vrai, mais dans une *défaite triomphante*, que l'histoire a recueillie dans des écritures inviolables, qui ne périront plus.

Je le répète, une même solidarité nous enveloppe ; nous répondrons, devant l'autel national, de l'énergie, plus ou moins grande, déployée pour la défense de nos droits.

Et, ce qui est plus sacré encore, la tradition, passant des lèvres du père aux lèvres du fils, apprendra aux générations à venir si nous avons veillé d'un regard jaloux sur l'arche de nos destinées, ou si, oubliant le plus saint des devoirs, nous avons souillé d'ignominies nos institutions et notre langue.

Notre langue... oh ! gardons-la toujours. — Elevons-lui un temple que l'ennemi ne puisse approcher. Car c'est la France qui nous l'a léguée au moment où elle disait adieu aux riages qui nous ont vu naître.

Amons-la.

D'abord, parce qu'elle est belle, ensuite, parce qu'elle est l'unique talisman d'une mère qui nous aime encore.

Redisons, par là, à ceux qui luttent aux champs de la civilisation, que si nous sommes petits à nos frontières, nous sommes grands, ailleurs, de toute la gloire qui se détache, pure et radieuse, du pavillon français.

Pensons à tout cela, lorsque nous défilons, en nombreuses phalanges, dans nos villes et nos villages bien aimés ; mais, surtout, à l'heure où Celui qui présiè le peuple et les rois descendra sur l'autel, comme l'aurore d'un beau jour, comme le gage d'une fécondité qui ne finira plus.

Mais n'allons pas oublier, quand l'ange du souvenir déroulera aux regards éblouis nos fastes glorieux, cet autre panorama, tout illuminé des plus pures de nos gloires.

Vous devinez déjà ma pensée.

Je veux parler de quelques hommes dont la renommée grave les noms aux frontons de nos temples, et que nous avons, en quelque sorte, dérobé à la mort, en saisissant leurs physiognomies au passage, afin de suspendre, ensuite, ce rayon de leurs grandes âmes aux murailles de nos palais et de nos assemblées législatives.

Tel est, au premier rang, l'immortel Jacques Casault, ce philosophe et prêtre distingué, cet apôtre véritable de l'éducation en Canada, que nous revoyons encore sur le seuil de son Université, sollicitant la jeunesse, la priant de lutter au sein de ses vastes écoles, célèbres dans les sciences, dans le droit, dans la littérature, et qui apparaissent, aux confins du passé, comme le monument impérissable de sa travailleuse carrière au milieu de nous.

Tel est, ensuite, l'honnête Morin, ce magistrat austère et probe, qui n'eut pas voulu laisser passer un jour sans pratiquer la vertu.

Tels sont les Bélard, les Lafontaine, les Tschereau, les Viger, les Ferland... et cet autre homme, que vous avez lu dans votre jeunesse, que vous relisez sans doute encore, et dont votre imagination étonnée a dû garder l'image : F. X. Garneau, historien du Canada.

C'est lui qui peignit, dans notre mémoire, la grande figure de Champlain, portant à son front, en guise de diadème, l'aureole de nos destinées ; c'est par lui que l'on contempe du rocher, gravissant la tribune, pour sauver la nation au calvaire, celui que nous chérissons, de plus en plus, et qui tint, un moment, entre ses mains augustes, la clef d'or de nos futures libertés : je nomme Louis-Joseph Papin-au !

Non, Garneau, nous ne l'oublierons pas, car tu fis flamboyer à nos yeux un passé qui nous honore.

Merci, de nous avoir donné place au banquet des nations d'avoir éveillé en nous des dignes et saintes convoitises, les convoitises d'une juste liberté et d'un fraternité éternelle.

Encore un mot, et je me hâte de finir.

Peut-être, ai-je un peu fatigué l'attention, mais en sollicitant une bienveillante indulgence, je ne puis pas manquer de l'obtenir, si je me sers de ce magnifique expression d'un illustre écrivain : *Si j'ai été un peu long, ce n'est pas ma faute à moi. C'est votre histoire que j'ai racontée ; pardon, de vous avoir fait boire jusqu'à la lie ce calice de gloire !*

Je vous en conjure, O mes compatriotes, ne cessons jamais de célébrer la Saint-Jean-Baptiste.

Ce retour vers le passé nous anime, donne à notre nationalité des forces nouvelles, alimente les œuvres vives de la patrie.

Surtout quand ce passé renferme, comme le nôtre, de beaux exemples, de sympathiques abnégations et de grands dévouements.